

MONIQUE TURCOTTE

Les Domestiques de Berthier

★
Premières amours
1766-1767

Roman historique

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les Domestiques
de *Berthier*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Turcotte, Monique, 1940-

Les domestiques de Berthier

Sommaire: t. I. Premières amours, 1766-1767.

ISBN 978-2-89585-247-6 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: Premières amours, 1766-1767.

PS8639.U722D65 2011 C843'.6 C2011-941094-X

PS9639.U722D65 2011

© 2011 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MONIQUE TURCOTTE

Les Domestiques
de *Berthier*

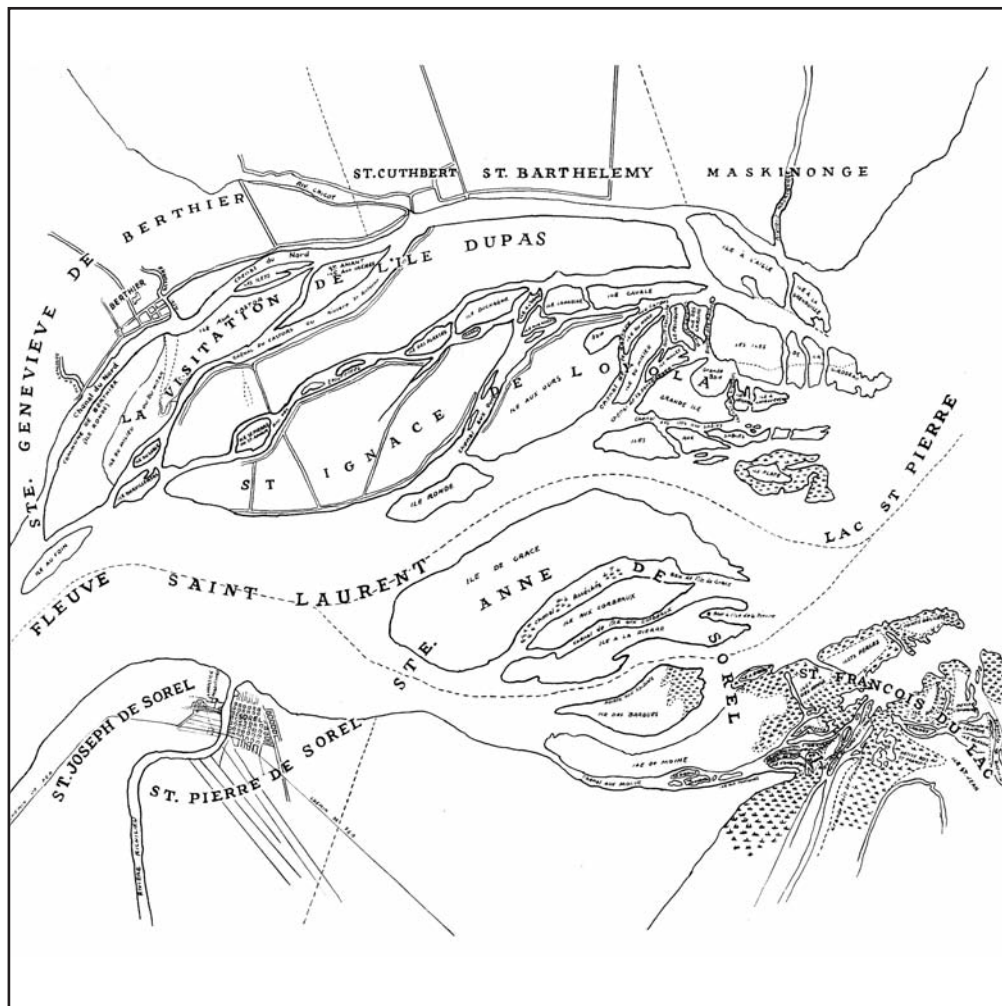


Premières amours

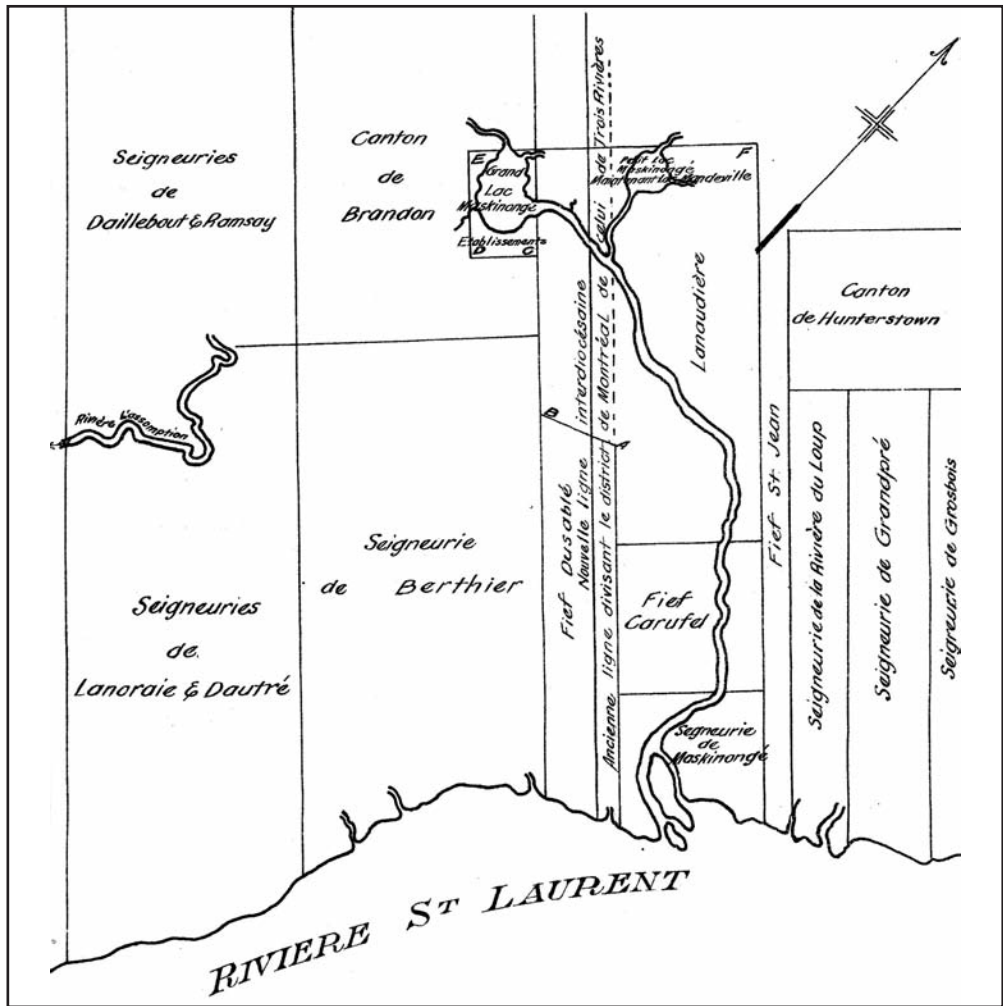
1766-1767



LES ÉDITEURS RÉUNIS



Carte 1 : Îles de Sorel (anciennement « Saurel »)



Carte 2 : Berthier et les seigneuries avoisinantes

1

Mercredi 23 avril 1766, Île Du Pas

Les mains arquées au-dessus des sourcils, faisant écran pour se protéger les yeux des rayons du soleil, Mathilde Guillot arpentait le sentier qui menait à la berge, sa jeune sœur Marguerite sur les talons. Leur père, Antoine, debout sur le chaland, s'approchait du ponton leur servant de quai ; il ramenait de Berthier une belle vache et son veau, achetés du maquillon, Jos Marchand. Sa femme, Anne, sera contente, elle qui rêvait depuis si longtemps de posséder quelques bêtes bien à eux. Antoine voulait lui en faire la surprise ; elle n'en savait donc rien, seule Mathilde en avait été informée.

Aussitôt débarquées sur la terre ferme, les deux bêtes furent dirigées vers le pâturage, guidées par Mathilde et Marguerite, tandis qu'Antoine allait quérir sa femme qui s'affairait autour du poêle.

— Mais où étais-tu donc passé, mon homme ?

— J'arrive de la seigneurie. Viens voir ce que j'ai rapporté.

Anne essuya ses mains humides sur son tablier, prit le blondinet Nicolas dans ses bras et, curieuse, suivit son mari. Un beuglement, tout proche, l'intrigua. Elle devança Antoine et courut jusqu'à la prairie où elle vit ses deux filles caressant la vache et son petit qui cherchait avidement le trayon de sa mère.

— Mère, venez voir ! Nous avons maintenant notre vache qui fournira le lait pour toute la famille. On pourra peut-être ben en vendre quelques chopines, s'enthousiasma Mathilde.

— La vache s'appelle Frisette, pis son petit, Pompon, renchérit Marguerite du haut de ses sept ans.

— Mais, mon homme, où as-tu trouvé l'argent pour payer ces animaux ? demanda Anne, les sourcils froncés, les poings sur les hanches, dévisageant son mari, à la fois intriguée et curieuse.

— J'ai rien volé à personne, rassure-toi, ma femme. C'est avec les livres gagnées au service du nouveau seigneur que j'ai pu acheter les bêtes, précisa Antoine, heureux comme un prince dans son royaume. Jos Marchand m'en demandait cinquante livres, pis j'ai marchandé gros, et finalement y m'a laissé la vache et son veau pour trente-cinq livres. Une bonne affaire, j'te dis !

— T'es ben vaillant, mon Antoine. Astheure, on pourra dire qu'on est de vrais habitants.

— Pis c'est pas toute, ajouta le père de famille, s'adressant à son aînée. Le seigneur Cuthbert m'a demandé si j'avais une fille vaillante qui pourrait aider au manoir sitôt que les travaux seront finis. J'ai répondu que je t'en glisserais un mot. À toi d'y réfléchir, je te forcerai jamais de servir des maîtres anglais. T'as ben le temps de retourner la question sous toutes ses coutures, il est parti à Boston, tôt ce matin. Je lui porterai ta réponse quand il reviendra, dans quelques semaines.

Ainsi une vie nouvelle s'offrait à Mathilde... Elle, qui filait vers ses seize ans, se voyait devoir faire un choix pour la première fois de sa vie ; elle pouvait ignorer cette invitation, trouver un époux, habiter son île, élever une famille comme le faisait sa mère, ou relever le défi et changer de rive. Sa décision fut vite prise, elle irait travailler au manoir.

— Je t'approuve, ma fille, la rassura Anne, dès que Mathilde l'informa de son choix, au cours de l'après-midi. Même si tes bras sont ben utiles icitte, tu dois marcher sur ta propre route, sans te retourner. Peut-être ben que ta vie sera plus douce que la mienne, confia Anne d'une voix triste.

— Je partirai pas avant le milieu de l'été, faut pas vous chagriner astheure.

— T'es une fille ben sage. J'en remercie le ciel chaque jour.

* * *

Ce printemps 1766 était précoce, il faisait encore chaud, à l'heure où le soleil faisait le beau en irradiant le couchant avant de se noyer dans les eaux encore froides du fleuve. C'était l'heure de la traite, tâche désormais dévolue à Mathilde ; elle prit le seau, le tabouret et rejoignit Frisette qui s'impatientait. La jeune fille s'estimait privilégiée d'échapper à la corvée de la cuisine dans la tranquillité du soir qui approchait à pas de loup ; elle se plaisait à écouter le clapotis des vagues toutes proches et le gazouillis des oiseaux qui regagnaient leur nid. Elle était certaine que le pur bonheur ne se trouvait que sur cette île, et que nulle part au monde la vie était plus douce. Un bref instant, fugace comme une étincelle, elle craignit de regretter la décision qu'elle avait prise plus tôt dans la journée ; machinalement, elle remit une mèche rebelle sous son bonnet et reprit le travail.

La vache meugla et, d'un coup de tête, éloigna son veau insistant. Attiré par l'odeur du lait chaud, le petit suivit Mathilde qui venait de terminer la traite. La jeune fille versa du lait dans l'auge qu'Antoine venait tout juste de placer au bout du champ ; elle caressa la tête frisée de Pompon qui but goulûment, le museau plongé jusqu'aux yeux dans le récipient.

Mathilde était heureuse ; elle se contentait de ces bonheurs occasionnels et simples que lui offrait si généreusement la vie dans son île. Ses parents, Anne et Antoine, formaient un couple harmonieux et offraient à leurs six enfants un foyer où il faisait bon vivre. Ils étaient pauvres, comme tout un chacun dans ce pays, mais ils possédaient un toit et du courage à la tonne. Que pourrait-elle désirer de plus ?

L'aînée des Guillot avait hérité de son aïeule, Fille du Roi venue de la Vendée au siècle précédent, d'une indéfectible joie

de vivre. Douée pour le bonheur, elle saluait chaque matin avec enthousiasme et appréciait tous les aspects de sa vie. Elle possédait peu, sinon l'amour des siens et la liberté de folâtrer sur les rives du grand fleuve qu'elle aimait tant, quelle que soit la saison. Seule ou avec ses frères, Jean-Baptiste, Louis et Firmin, elle explorait la centaine d'îles dispersées entre le lac Saint-Pierre et la seigneurie de Berthier ; ces escapades la remplissaient d'un bonheur simple qui marquerait sa vie à jamais.

* * *

Le seau à demi rempli, Mathilde revenait vers la maison en chantonnant quand elle entendit des sanglots étouffés. Elle s'arrêta et prêta l'oreille, tentant de deviner d'où venaient ces pleurs. D'un geste brusque, elle chassa Comète, le jeune chien de berger, qui essayait de laper le lait moussant et encore chaud, et porta son attention vers la rive, devant leur maison. Sa cousine Angélique était là, prostrée, le visage baigné de larmes.

— Mon doux Jésus ! Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Mathilde, déposant le seau de lait sur le ponton.

— Il est retourné en France par le premier bateau.

— Qui ? Éloi, ton promis, est parti ?

— Il m'avait pour... tant juré que ja... mais il parti... rait sans moi, sanglota Angélique. Quel gou... gou... jat !

— Es-tu certaine qu'il s'est enfui ?

— Mon frère Xavier l'a appris à l'auberge de Berthier, hier soir. Un marin lui a dit qu'il avait vu Éloi sur le quai à Québec, négociant le prix de son passage. Pas de doute possible, il est parti comme un voleur.

— Un voleur de cœur, oui ! Va, pleure pus, il en vaut pas la peine. Tu trouveras ben un meilleur parti.

— Mais je l'aime. On devait se marier, maintenant que la paix est revenue. Je l'ai cru comme une sottise, s'emporta la jeune fille, plus mortifiée que peinée.

— T'as que dix-sept ans, pis t'es un beau brin de fille ; crains pas, tu coifferas pas la sainte Catherine. Sèche tes larmes, ma cousine ; Éloi vaut pas les pleurs versés. Et viens avec moi, au bout du ponton. Regarde les dernières lueurs du jour qui se noient vers le couchant ; la beauté de notre monde va te consoler. Viens !

Rassérénée, Angélique suivit sa cousine, renifla un moment et essuya ses larmes. Elle releva la tête, bien décidée à ne pas laisser toute la place aux sentiments de tristesse qui l'habitaient. Mathilde avait raison : elle était trop jeune et trop belle pour sombrer dans la déprime. Elle restait tout de même blessée et humiliée ; elle ne s'y laisserait pas prendre de sitôt, se promit-elle.

— Les hommes sont des poltrons qui se sauvent avant de s'engager, conclut Angélique, lançant un caillou dans l'eau qui se plissa en formant de grands cercles.

— Parle pas de même, ils sont pas tous comme Éloi. Père et oncle Olivier, ton père, sont de bons époux qui font ben vivre leur famille.

— Comment reconnaître l'homme qui restera à mes côtés aux bons comme aux mauvais jours ?

— Il faudra que tu sois plus sage, moins frivole, chère cousine, la taquina Mathilde. Mère me répète souvent que notre cœur sait trouver celui qu'il nous faut.

— Que Dieu t'entende, Mathilde ! Cette fois, j'ai ben appris ma leçon.

Avant de se séparer, debout face au couchant, les deux cousines firent le serment de réserver leur amour à celui qui le mériterait. Elles se jurèrent de se confier l'une à l'autre, de se

soutenir dans les moments difficiles et de partager leurs joies comme leurs chagrins. Elles s’embrassèrent affectueusement et prirent chacune une direction différente ; l’une remontant vers sa maison, le seau de lait à la main, l’autre, longeant la rive du fleuve jusqu’au bout de l’Île Du Pas, là où l’attendait sa mère, Marie Huguenin. Les étoiles s’allumaient une à une dans le ciel encombré de nuages qui traînaient paresseusement là-haut. Angélique rentrerait chez elle alors que la nuit serait bien installée au-dessus des eaux.

* * *

Mathilde aida sa mère à mettre les enfants au lit et lui tint compagnie jusqu’au retour d’Antoine qui avait besogné à préparer les semences. Elle se retira alors, fit un brin de toilette et sortit. Elle marcha un long moment, longeant la rive, écoutant les chants de la nuit. Elle repassa dans sa tête tous les événements de la journée et, dans un rituel connu d’elle seule, elle s’engagea, envers elle-même, à toujours rechercher les petits bonheurs cachés dans les gestes quotidiens, même ceux qui font naître les larmes. « Grand-père disait qu’au-dessus des nuages le soleil brillait toujours ; il avait ben raison. Je dois toujours me rappeler de sa sagesse, pis de son courage. Qu’il me vienne en aide chaque jour... » pria Mathilde, bien décidée à rencontrer le meilleur à chaque détour de sa vie.

Il s’agissait là d’une résolution bien naïve... Elle ignorait ce qui l’attendait sur l’autre rive.

2

« *T*ant que je baignais dans la candeur de mon enfance, chaque jour me semblait merveilleux, magique ; je pensais à mon avenir et je faisais des rêves fous. Je croyais que l'avenir ressemblerait au présent, que le bonheur était là, et que je n'aurais qu'à tendre la main pour le cueillir. Mais il n'en fut pas ainsi... »

(Extrait du journal de Julia Scott, 30 avril 1766)

Accoudée au bastingage du bateau, Julia regardait la rive s'éloigner ; les douces collines de Boston s'estompaient sous les reflets du soleil couchant. Envoûtée par la beauté du ciel flamboyant, incendié de mille feux, elle se laissait bercer par le roulis du voilier. Le spectacle était grandiose, unique. Ses yeux, aussi sombres que la nuit, fixaient les contours familiers du port qui disparaissait peu à peu dans l'ombre enveloppante de la nuit naissante. Une sensation indéfinissable, troublante comme un vertige, accabla Julia ; elle essuya discrètement quelques larmes, alors qu'elle s'était pourtant juré de ne pas pleurer.

* * *

La jeune femme n'oubliera jamais le jour où *sister* Mary Elizabeth l'avait convoquée dans son bureau, ce moment précis où, subitement, elle était devenue une adulte.

— Ma chère enfant, le jour approche où vous atteindrez votre majorité ; vous ne serez plus sous notre tutelle, et il vous faudra alors choisir de servir à l'orphelinat ou de partir travailler comme domestique dans une bonne famille. Avez-vous déjà nourri des projets d'avenir, Julia ?

— *Sister Mary Elizabeth*, je vois venir le mois de juin avec tristesse et un peu d'angoisse ; je sais qu'il me faudra bientôt vous quitter. Bien que je vive dans ce couvent depuis plusieurs années, je ne ressens nullement le désir d'y passer le reste de ma vie. Et comme je n'ai plus de famille et nulle part où aller, je m'en remettrai donc à vous.

— Merci pour la confiance que vous nous témoignez, chère enfant. Hier, nous avons reçu la visite providentielle d'un Écossais, *Mr James Cuthbert* ; il s'est adressé à notre orphelinat puisqu'il est à la recherche d'une jeune femme pour tenir compagnie à sa nouvelle épouse et prendre en charge la domesticité de son manoir. Ledit seigneur nous a demandé de lui recommander une personne ayant reçu une bonne éducation protestante, instruite, discrète et parlant français. J'ai pensé que vous étiez la candidate recherchée. Que penseriez-vous de partir avec ce seigneur ?

— La charge me semble bien lourde, je n'ai aucune expérience comme dame de compagnie, encore moins pour diriger des serviteurs...

— Rassurez-vous à ce sujet : si vous acceptez cette proposition, nous demanderons à une riche famille de Boston, des bienfaiteurs en qui nous avons pleine confiance, de vous prendre avec eux quelques jours ; vous y serez formée par leur personnel. Vous y apprendrez tout ce que vous aurez besoin de savoir pour prendre la charge qui vous incombera au manoir des Cuthbert.

— Un détail m'intrigue... Pourquoi me serait-il utile de parler français ? Irais-je habiter au Canada ?

— Vous avez bien deviné. Le seigneur James Cuthbert a acquis la seigneurie de Berthier en mars de l'année dernière. Ses terres sont situées sur les rives du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal. Il vient d'épouser Catherine Cairns, qui a votre âge, et il compte s'installer à son manoir, avec sa femme, dès l'été qui s'en vient. Le seigneur souhaite trouver ici une

jeune femme qui acceptera de le suivre au Canada et d'assumer les responsabilités qui lui seront confiées. Que pensez-vous de cette offre, Julia ?

— Vous me prenez au dépourvu, *sister* ; permettez-moi d'y réfléchir. Et quand devrais-je partir ?

— Dès que le seigneur de Berthier en aura terminé avec les commerçants de Boston. Bien sûr, si cette offre ne vous convient pas, vous pouvez la refuser. Mais n'attendez pas trop avant de prendre votre décision ; le seigneur Cuthbert, qui brasse des affaires à Boston et qui y est encore pour quelques jours, semble bien déterminé à repartir d'ici avec la dame de compagnie de son épouse. Si ce n'est pas vous, il me faudra lui proposer une autre orpheline qui, soit dit en passant, ne posséderait pas toutes vos qualifications. Priez notre Dieu afin qu'il vous guide.

— Vous me proposez de faire de grands changements dans ma vie ; je n'avais jamais pensé quitter Boston.

— Les desseins de la Providence sont bien mystérieux, ma fille. Quelle que soit votre décision, *God bless you !* Julia.

* * *

En quittant Boston, Julia laisserait derrière elle une amie, Françoise Morant, orpheline comme elle, capturée en Acadie française par les troupes anglaises. L'enfant venait tout juste d'avoir six ans quand un capitaine l'avait confiée à l'orphelinat. Les deux fillettes avaient grandi ensemble, inséparables les bons comme les mauvais jours. La petite Canadienne, baptisée dans la religion catholique, parlait français, alors que Julia appartenait à la majorité anglo-protestante des colonies américaines.

Julia, brune au regard sombre, grandissait plus rapidement que son amie, plus costarde et plus replète. Françoise, blonde comme les blés mûrs, avait le teint laiteux d'une enfant bien nourrie. Son air jovial lui attirait la sympathie des autres orphelines ; d'instinct, elle connaissait l'art de se faire des amis.

Impulsive, elle exprimait ses sentiments sans retenue : elle riait et pleurait facilement. « Une vraie Madeleine ! » disait-on d'elle. Julia était son antithèse ; secrète et réservée, elle se confiait à petites doses, et seulement à qui méritait sa confiance. Maîtresse d'elle-même, elle laissait rarement paraître ses émotions.

Tandis que Françoise se montrait toujours soucieuse du bien-être des autres, Julia pensait d'abord à s'assurer la meilleure place ; l'une offrait, l'autre prenait. Julia exprimait-elle quelque désir qu'aussitôt Françoise s'empressait de la satisfaire. Julia réfléchissait, son amie agissait. Leurs différences les rapprochaient, elles s'attiraient comme des aimants et partageaient tout bonnement leurs savoirs respectifs, leurs projets et leurs rêves. Elles étaient de véritables amies, des âmes sœurs, d'inséparables et fidèles confidentes.

Au fil des ans, Julia était devenue une jeune fille réfléchie qui prenait habituellement ses décisions selon les faits énoncés, en calculant froidement les probabilités de succès ; cette fois, l'enjeu était de taille, et elle estima qu'il valait mieux accepter l'offre du seigneur de Berthier, plutôt que de servir comme simple domestique dans une riche famille bostonnaise. Elle ne fit pas attendre *sister* Mary Elizabeth : le soir même, elle se rendit au bureau de la supérieure. Elle avait pris une décision : elle partirait pour Berthier avec le seigneur Cuthbert.

Elle parla de son départ imminent à son amie Françoise, qu'elle présenta comme une aventure de quelques années ; mais comme ni l'une ni l'autre n'avait jamais envisagé de se séparer, un immense chagrin les submergea aussitôt. Enlacées, inondées de larmes, elles se jurèrent de s'écrire et de se retrouver un jour.

* * *

La dernière nuit passée à l'orphelinat Holy Mary, partagée entre la curiosité pour le monde nouveau qui s'offrait à elle et la tristesse de se séparer de tout ce qui avait nourri son enfance

et son adolescence, Julia avait mis bien du temps à s'endormir ; toutes sortes de bruits, habituellement familiers et rassurants, l'inquiétaient.

Les questions se bouscuaient alors dans son esprit tourmenté... Que deviendrait-elle, en ce pays inconnu, sous la tutelle de l'Écossais James Cuthbert ? Quelle vie l'attendait ? Quel serait son destin dans cette société qui lui était étrangère ? Trouverait-elle, à la seigneurie de Berthier, la sécurité et tout ce dont elle avait bénéficié jusqu'à maintenant sous la protection des religieuses ? Au petit matin, elle plia soigneusement ses quelques vêtements d'orpheline, les rangea dans sa malle, vida ses tiroirs et emporta tous ses souvenirs : dessins, cahiers, notes, poèmes, billets échangés avec Françoise... Elle délia un cordon, y glissa le jonc que portait sa mère et l'attacha autour de son cou. Sa valise remplie, elle ferma les yeux, respira longuement et sortit de sa chambrette sans se retourner, abandonnant à jamais tout ce qui avait tissé son enfance et sa jeunesse.

* * *

Le vent du large effleura les voiles et fit frissonner la jeune femme qui ramena machinalement sa cape de fin lainage sur ses épaules. Sobrement vêtue d'une robe de lin, elle portait une coiffé empesée qui laissait voir de lourdes tresses d'ébène. *Miss* Scott ne passait pas inaperçue. Sans être jolie, elle retenait pourtant l'attention en raison de sa taille élancée et de son port altier ; elle était presque aussi grande que la plupart des matelots. Un homme s'approcha d'elle sans hésiter, faisant montre d'une familiarité qui déplut à la puritaine Julia.

— Vous voyagez seule, *Miss* ?

— Une jeune fille de bonne famille ne voyage jamais seule. Mon père est avec moi, mentit Julia, sachant que James Cuthbert, monté à bord en même temps qu'elle, assurait une surveillance discrète.

— Veuillez m'excuser, je ne voulais pas vous importuner, mais seulement vous faire un brin de causette. Vous vous rendez à Montréal? poursuivit l'intrus.

Irritée par ce bavardage futile, Julia le salua froidement et retourna à la solitude de sa cabine. Elle se prépara pour sa première nuit en mer, le cœur lourd de tout le poids des amitiés laissées derrière elle, de son enfance déracinée, de son avenir incertain. À la lueur de la bougie, elle déplia la carte géographique que lui avait remise la supérieure de l'orphelinat, juste avant qu'elles se disent adieu, et y suivit du regard la longue route navigable entre Boston et Montréal.

Assise sur sa couchette, Julia relut attentivement les informations notées lors de sa formation chez les Raleigh où, en élève appliquée et minutieuse, elle avait appris les règles de la bienséance de la riche société anglaise et le mode de gouvernance des serviteurs. Elle s'appliqua à la relecture du contrat que lui avait fait signer son maître, James Cuthbert, s'arrêtant à la description de sa tâche principale : dame de compagnie de la seigneuresse Catherine. Ainsi engagée dans un destin qui semblait s'imposer à elle, Julia se rappela ces vers de Dante :

*Tu sentiras, bien loin de Florence et des nôtres
Qu'il est dur de monter par l'escalier des autres,
Et combien est amer le pain de l'étranger.*

Reoulant ses larmes, elle plia les précieux documents qu'elle avait en main, éteignit la bougie et s'endormit, recroquevillée comme une enfant abandonnée. Son esprit, habituellement si lucide et si réservé, bascula dans un rêve qui la conduisit vers des paysages imaginaires ; naviguant sur un fleuve sans fin, elle s'émerveillait devant des fleurs aux noms inconnus et des arbres gigantesques qui se disputaient les rives. Au terme de ce long voyage, elle entra dans un château, entre James Cuthbert et une jeune femme au teint d'albâtre, richement vêtue.

À l'aube, les manœuvres bruyantes des matelots la réveillèrent ; elle s'habilla et monta sur le pont, aussi troublée que la

veille au sujet de son avenir bien aléatoire. Le voilier filait vers le nord sur une mer éitale, croisant d'autres vaisseaux remplis de marchandises et de voyageurs. À tribord, appuyé sur la rambarde, l'homme qui l'avait importunée la veille courtisait une jeune femme rieuse. « Il ne perd pas de temps, celui-là ! » songea-t-elle avec dédain. Le soleil qui se levait, radieux, dorant la crête des vagues, attira son regard vers l'est. Le calme habitait ce jour nouveau, unique. La jeune fille se laissait paresseusement bercer, bien enveloppée dans son long châle de laine, fixant distraitement l'horizon, sans s'émouvoir de la beauté virginale qui l'entourait.

L'immensité environnante la laissait sans repères et ravivait ses inquiétudes ; mesurant toute l'étendue de sa solitude, elle soupira au souvenir des années insouciantes de sa petite enfance. « Je nourrissais mon avenir de rêves fous, pensa-t-elle. Mais ce jour qui commence m'appartient, comme la vie qui m'attend ; je ne laisserai personne briser mes rêves ni entraver mes projets. Personne ! » Retrouvant sa force et sa détermination, elle redressa les épaules, replaça une mèche de cheveux rebelle et se dirigea vers la salle à manger, bien décidée à prendre le gouvernail de son propre navire, à naviguer entre les écueils afin d'arriver à bon port.

* * *

L'entrée dans le golfe du Saint-Laurent retint l'attention de Julia. Habitée à la vastitude de l'Atlantique qui baignait les côtes de Boston et qui offrait des horizons infinis à qui s'attardait sur les quais, la jeune femme suivait avec intérêt la route fluviale. Elle appréciait la vue des montagnes qui se profilaient au loin, ainsi que les nombreuses îles semées dans les eaux tumultueuses de ce fleuve indomptable, que James Cuthbert lui décrivait avec fierté.

Julia était fascinée par les villages de pêcheurs et les phares accrochés aux falaises ou nichés sur des îlots isolés. Jamais elle n'avait imaginé ce fleuve si grand, si parsemé d'îles, si vivant, si habité de nombreuses embarcations naviguant sur ses eaux.